

Nouvelles pratiques sociales



Jeremy Rifkin, *La fin du travail*, traduit de l'américain par Pierre Rouve, Éditions La Découverte/Boréal, 1996, 436 p.

Jean-Louis Paré

Volume 10, Number 2, Fall 1997

L'organisation du travail dans le réseau de la santé et des services sociaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, J.-L. (1997). Review of [Jeremy Rifkin, *La fin du travail*, traduit de l'américain par Pierre Rouve, Éditions La Découverte/Boréal, 1996, 436 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 10(2), 223–231. <https://doi.org/10.7202/301417ar>



La fin du travail

Jeremy RIFKIN

Traduit de l'américain par Pierre Rouve.

Éditions La Découverte/Boréal

1996, 436 p.

Moins d'un an après la parution de ce document en version originale (*The End of Work: The Decline of the Global Labor Force and the Dawn of the Post-Market Era*) est éditée cette traduction intégrale. Elle peut être importante pour le lectorat de *Nouvelles pratiques sociales* puisque Rifkin y « consacre 70 pages substantielles à l'économie sociale, justement parce qu'il a posé un diagnostic sur la crise de l'économie marchande et publique » (Lemieux et Vaillancourt, 1997). Cet ouvrage nous a intéressé par son impact sur le phénomène du loisir et la problématique retenue, et sur le social et communautaire, conséquemment à des travaux relatifs à l'économie sociale (*workfare*, Réforme Harel, etc). Comme s'interrogent Lemieux et Vaillancourt : « Comment donc tolérer l'exclusion, la montée de la pauvreté, la détérioration de l'État et se permettre d'ignorer les possibilités de l'économie sociale en favorisant le statu quo ? » Rifkin aborde ici largement cette question avec les thèmes de la fin du travail, du nouveau partage social avec le tiers secteur et de « l'option entre le loisir ou l'oïsveté ».

Diplômé, entre autres, en finance et en commerce, Rifkin est président fondateur de Fondation on Economic Trends à Washington et de différentes fondations. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont sept sont cités dans la bibliographie de langue française. *Entropy* (1980) et *La fin du travail* lui valent de nombreuses invitations comme conférencier (*keynote speaker*). La douzaine d'autres portent sur la technologie et les tendances économiques. Depuis un an, il est apparu dans des ouvrages didactiques (*textbooks*), des vidéos, une dizaine d'émissions de télévision et il a été reçu comme personne-ressource par 300 universités (*Putnam/Berkley*). Ce livre, en français comme

en anglais, a tenu plusieurs mois la vedette scientifique ou populaire. Mario Roy (1996)¹ le présente comme l'essai de l'année, marquant un tournant de civilisation. Fredet dit qu'il est publié dans quinze pays. Dans Internet, vérifié à trois reprises, Alta Vista donne sur l'auteur 5 000 références dont environ 2 000 sur l'ouvrage en anglais et 17 sur le français. Par contre, au dernier trimestre, les sites français ont doublé leurs références et les sites anglais ont soit diversifié les documents supports ou ils ont associé Rifkin à d'autres scientifiques dans les analyses ou bibliographies (O'Hara, par exemple). Nous y renvoyons le lecteur, car nous ne disposons pas de l'espace nécessaire pour donner les références.

Heureusement, le titre français est différent de l'original, ce qui a beaucoup contribué à poser la question du travail ; par contre, on peut aussi le déplorer, car le sous-titre anglais élargissait la perspective : *The Decline of the Global Labor Force ; The Dawn of the Post-Market Era*. Divisé en cinq sections d'environ 70 pages chacune pour la version française, l'ouvrage présente dix-huit chapitres où titres et sous-titres peuvent servir de repères mnémotechniques, significatifs seulement si on a analysé le texte dans son ensemble. Les cinq parties portent les titres suivants : *Les deux visages de la technologie. La troisième révolution. Le déclin mondial du travail. Le prix du progrès. L'aube de l'ère postmarchande*. On traite donc des tendances économiques et techniques – où s'insère notre analyse sociale à incidence politique et celle du loisir. Par les documentalistes, ce livre est classé en sociologie du travail, et recommandé pour des cours sur l'économie, la société et la théorie sociale, et, tout dernièrement, sur l'éthique et la société.

CLÉS D'INTERPRÉTATION

Nous indiquons d'entrée de jeu quelques clés, à expliquer en cours d'analyse et, selon nous, requises pour bien saisir le sens de l'ouvrage ; elles seront marquées d'un astérisque dans ce texte. Deux expressions sont utilisées comme *métaphores génératives* : « l'effet de percolation* » (*trickle-down technology*) et « à flux tendus* » (*lean production*) ; deux concepts ont des variantes linguistiques : « tissu social* » et « tiers secteur* » ; quelques termes techniques méritent aussi d'être signalés : « manipulateurs d'abstraction* », « travailleurs du savoir* » (*symbolic analysts*) « reengineering* » ; « reconfiguration* » (*downsizing*), etc.

1. Roy, Mario (1996). « Le cercle identitaire », *La Presse*, décembre.

LE DÉCLIN MONDIAL DU TRAVAIL ET L'AUBE DE L'ÈRE POSTMARCHANDE

Pour chacune des parties seront indiquées, en bref, l'idée de base et quelques phrases bien ciselées ; et la dernière partie plus analysée eu égard à la mission de cette revue. Passons d'abord à l'introduction en citant une série de phrases-chocs !

Huit cents millions d'humains sont sans emploi ou sous-employés.

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication jettent dans une 3^{ème} révolution industrielle.

Elles pousseront nos pas vers une vie de loisirs plus développés, ou déboucheront sur un chômage massif [...]

Nous sommes à l'orée d'un monde sans travailleurs. L'unique secteur émergent est celui du savoir.

Les technologies de l'information et de la communication disjoignent la population du monde en deux forces : une nouvelle élite de manipulateurs d'abstractions* [*symbolic analysts*] contrôlant technologies et forces productives, et une masse croissante de travailleurs constamment ballottés, ayant peu d'espoirs de trouver un emploi porteur de sens dans la nouvelle économie planétaire.

Dans la première partie, le chapitre 1 pose la fin du travail comme un constat global et deux causes principales sont identifiées : « les nouvelles technologies informatiques » et la vague du *reengineering**, les chefs d'entreprises « reconfigurant [...] pour mettre à l'heure de l'informatique. Chemin faisant, ils éliminent des strates de gestion traditionnelle, compressent, raccourcissent, rationalisent » (p. 26). Un chômage d'une ampleur jamais connue semble inévitable. Le chapitre suivant, intitulé « l'effet de percolation »* (*trickle-down technology*) et les réalités du marché, construit autour de cette métaphore, pose le même problème, à partir de l'évolution historique cette fois. *Trickle-down technology*, est l'expression la plus complexe à traduire, si l'on veut qu'elle demeure une métaphore générative de connaissance, et non une simple image familière. En effet, *trickle-down* peut être une théorie, un effet ou un « concept complexe ». « *Trickle-down as theory means that financial benefits given to big business will in turn pass down to smaller businesses and consumers.* » (Webster, 1989) *Trickle-down effect* s'en approche, en économie et en sociologie du moins : « *A term associated with neo-classical economics, referring to the alleged tendency for economic growth in an unequal society to benefit the population as a whole, via the eventual downward percolation of wealth to the lowest strata.* » (Marshall, 1994) Ce concept se comprend enfin dans le contexte des systèmes complexes, nouveau vocabulaire pour décrire les phénomènes fondamentaux à large échelle et

qui introduisent de nouveaux paradigmes. Percolation figure parmi la douzaine d'expressions familières avec *chaos*, *fractals*, *biocomplexity*, *learning systems*, etc. Le concept original, *trickle-down*, est donc à prendre ici scientifiquement comme théorie, effet ou concept complexe, et non familièrement seulement, comme l'image d'infusion du café. Ce point étant précisé, les sous-titres parlent d'eux-mêmes : *les Années Folles* ; *l'évangile de la consommation de masse* ; *le mouvement pour le partage du travail* ; *le New Deal* ; *le monde de l'après-guerre* ; *les nouvelles réalités* ; *se recycler pour faire quoi ?* ; *le déclin du secteur public*.

La deuxième partie de l'ouvrage explicite la troisième révolution industrielle (robots, ordinateurs et logiciels). Rifkin l'illustre : par-delà les technologies de pointe ; la transition vers une société de l'information presque dépourvue de travailleurs. « Des robots à commandes numériques, des ordinateurs et des logiciels ultra sophistiqués savent de mieux en mieux exécuter les tâches de conception, de gestion, d'administration et de coordination des flux de la production. » (p. 94) Le chapitre sur les Noirs américains constitue une « étude de cas » extrêmement éloquente relativement aux « sacrifiés de la société ». La cybernétisation est en train d'éliminer les boulots noirs (Boggs : 114). Emplois non qualifiés, délocalisation, etc., sont remplacés par l'émergence des industries de l'intelligence et de l'information. « Le Noir quitte son état historique d'oppression pour tomber dans l'inutilité ; il passe du statut de force de travail exploité à celui d'exclu. » (Wilheim, 1970) Les Noirs, sortis du collège, entrent dans la fonction publique et sont amenés à administrer eux-mêmes « leur propre dépendance » (*welfare colonialism*, p. 116). On assiste à une reconfiguration* radicale (*downsizing*) du fonctionnement de l'entreprise et à de fortes réductions des effectifs qui éliminent les emplois par millions. « Aucun groupe n'est frappé plus durement que celui des cadres moyens. » (p. 146) C'est le passage à la production à « flux tendus* » (*lean production*). Pour traduire cette expression, Rouve fait une périphrase sur la métaphore anglaise et interchange ensuite les termes. La production est dite indifféremment « au plus juste », « allégée », « compétitive », « maigre », « juste à temps » ou encore « à flux tendus* », cette dernière étant la préférée du traducteur. Cette production exige moitié moins d'effort à l'usine, moitié moins d'espace, moitié moins d'investissement machine ; elle demande des stocks largement inférieurs, engendre beaucoup moins de défauts et permet de fabriquer une variété beaucoup plus grande de produits (p. 140).

Dans la troisième partie, l'auteur traite du déclin mondial du travail : plus de paysans ni de cols bleus ; le dernier travailleur du tertiaire a déjà été embauché ; c'est l'arrivée des cols « cyber ». Les robots vont s'approprier de plus en plus la machinerie économique, laissant toujours moins de place à la participation humaine. Dans la quatrième partie, le prix du progrès, on énumère quelques gagnants mais beaucoup de perdants. La révolution de la

réingénierie a engendré 92 % d'augmentation de bénéfiques. Les salaires des dirigeants ont augmenté de 220 %. Mais chez les « faibles », 75 % acceptaient des salaires inférieurs à ceux qu'on leur versait 10 ans plus tôt. Le « Requiem de la classe ouvrière » présente un monde contrasté : d'un côté, une high-tech étincelante d'ordinateurs et de robots, propres, silencieux, hyperefficients, de l'autre, des millions de travailleurs aliénés, victimes de stress de plus en plus intenses dans un cadre de travail ultra-technicisé et où la précarité de l'emploi est croissante. La nouvelle armée de réserve, ce sont les agences de travail temporaire.

LE TIERS SECTEUR ET L'ÉCONOMIE SOCIALE : APPORTS À LA SOCIÉTÉ ET MESURES À INSTAURER

La civilisation se trouve à la croisée de deux voies où se dressent les choix suivants : 1) le partage des gains, la réduction du nombre d'heures de travail faite, l'augmentation régulière des salaires ; et 2) une analyse plus sérieuse du troisième secteur. Ce secteur, mieux appelé le tiers secteur*, n'est pas à confondre avec le secteur tertiaire. Dans l'ouvrage anglais sont indexés 13 termes se rapportant à ce secteur (*High tech, Labor Work Force, Workweek Unemployment ; Productivity, Consumption ; Management, Re-engineering, Government ; Social, Service Sector, Third Sector*) ; et *Third/volunteer sector* comprend 17 points renvoyant tous aux trois derniers chapitres. Pour distinguer le tiers secteur du « secteur marchand et du secteur public », on utilise en anglais l'expression *Third Sector* qui, contrairement à l'économie de marché ou d'État, « intègre des gains plus sociaux ». La cinquième partie, Rifkin traite de ce tiers secteur à l'aube de l'ère postmarchande et du passage à un temps libre « positif » et soutient qu'un nouveau contrat social est requis.

« Le remplacement généralisé du labeur humain par celui des machines laisse la masse des travailleurs privée d'identité, sans plus aucune fonction sociétale. » (p. 313) Les entreprises planétaires n'appartiennent plus à aucune communauté humaine et ne sont enracinées nulle part. Le déclin du rôle des secteurs marchands et publics va affecter la vie des travailleurs selon leur situation : pour ceux qui conserveront un emploi, on assistera à la réduction du temps au travail et à une augmentation du temps libre, mais ils seront assaillis par la consommation ; pour les sans-emploi, il se produira un enfoncement inexorable dans un sous-prolétariat permanent.

Rifkin propose alors de renforcer le tiers secteur par un travail volontaire dans le secteur sans but lucratif (*non profit sector*) et un capital social payé par le gouvernement. Une taxe de valeur ajoutée sur les biens de haute technologie aiderait à le financer. Un rôle nouveau est proposé pour l'État : impulser « une redistribution maximale des gains de productivité du secteur

marchand vers le tiers secteur afin d'approfondir les liens de solidarité et de proximité et les infrastructures locales» (p. 329). Le bénévolat jouerait un rôle accru même si 51 % donnent déjà de leur temps à raison de 4,2 heures par semaine. Pour une aide financière au travail bénévole, Rifkin propose une déduction fiscale pour toute heure de bénévolat pour un organisme légalement agréé. Un salaire social pour le tiers secteur est envisagé pour reconstruire le tissu social*. L'expression «tissu social*», assez précise dans les milieux communautaires au Québec, a retenu notre attention par son apparente précision en traduction et sa fréquence dans les derniers chapitres du livre. Voici quelques passages où les expressions anglaises soulignées ont été traduites par «tissu social». *To rebuilt communities and create the foundations for a caring society* (p. 258). *To fill a vacuum left by the retreat of both the private and public sectors from the affairs of local communities* (p. 283). *The re-establishment of community* (p. 285). *The renewal of community life* (p. 290). *The rebuilding of social commons* (p. 295). Pour bâtir les fondations d'une société plus humaine, il faut s'impliquer dans la construction du tiers secteur et dans la régénérescence du tissu social. Voici sur cette thématique quelques citations.

[...] en versant des «salaires virtuels» à des millions qui consacreront davantage de leur temps à des activités bénévoles dans le cadre de l'économie sociale, en garantissant un salaire social aux chômeurs et pauvres désireux de travailler dans le tiers secteur, on fait le premier pas d'une longue transition du travail comme prestation marchande [...] au travail comme service communautaire [...] (p. 356-357)

On pourrait instituer une échelle mobile des dons caritatifs indexée sur les augmentations de productivité par branche et par secteur. (p. 356)

[En ce cens, pour Lemieux et Vaillancourt], l'économie sociale pourrait devenir un passage obligé.

C'est en inventant de nouvelles alliances entre l'État et le tiers secteur que l'on construira des collectivités solidaires, autonomes et durables dans tout le pays. » (p. 357)

[Donc] salaire social en échange d'un véritable travail en économie sociale. (p. 343)

La participation démocratique au niveau local, la restauration du tissu social, le service rendu à autrui et un sentiment de responsabilité à l'égard de la communauté biotique sont les valeurs qui imprègnent les nouveaux militants du tiers secteur. (p. 370)

Ils ont en commun de croire en l'importance du travail au service de la collectivité et de la création de capital social. Si cette valeur commune pouvait être transformée en sentiment d'une identité et d'un objectif communs, nous pourrions redessiner la carte politique. (p. 382)

La scène se clôt sur une postface : c'est aller à la catastrophe ou «taxer une partie de la richesse engendrée par la nouvelle économie de l'information et, en la canalisant vers les collectivités locales, la création d'emplois et la reconstruction du tissu social» (p. 382). C'est l'équilibre à trouver entre les trois forces : marché, État et tiers secteur ; l'essentiel est alors de remobiliser.

Le loisir, très lié à la trame de fond de l'ouvrage et à l'économie sociale est, en version un, un gain constant choisi et réalisé, mais en version deux, du temps gagné pour le chômage ou pour le loisir. On fait «le rêve qu'un jour la science et la technologie ouvriront les portes d'un paradis terrestre d'abondance et de loisir» (p. 88). Tout y passe : activités de loisir et temps de loisir ou vie de loisir, mais aussi temps partagé pour permettre du travail et du loisir pour tous, une société de loisirs, un paradis de loisirs ! Mais il faudra choisir. Les deux visages de la technologie dirigeront nos pas vers une vie de loisirs plus développée ou déboucheront sur un chômage massif. «Le temps libre est une certitude. À nous simplement de choisir entre chômage et loisir.» (p. 296) Pour l'avenir, «les talents et l'énergie conjugués de ceux qui jouissent de leur temps libre et de ceux qui subissent une oisiveté forcée pourraient être dirigés vers la reconstruction de milliers de collectivités locales et la création d'une troisième force qui fleurirait indépendamment du marché et du secteur public» (p. 317). Ou bien «ce temps libre» leur sera imposé à leur corps défendant, sous forme de temps partiel, et de chômage, ou bien il sera le temps du loisir, fruit du partage des gains de productivité, de la réduction du temps de travail, etc. (p. 326-327).

RÉSUMÉ, TRADUCTION ET COMMENTAIRES

Avant la parution de son ouvrage en anglais, Rifkin (1995) a présenté un résumé de son message ; après la traduction, il publie, juste avant les élections américaines de 1996, un texte à saveur politique faisant le point sur les mesures proposées et demandant un débat public sur le futur du travail (*Vanishing Jobs, Mother Jones*). Fredet (1996), du *Nouvel Observateur*, structure en enchaînements logiques, comme suit :

1. La révolution de l'information n'a rien à voir avec les précédentes.
2. Il est donc inutile d'espérer que le système absorbera les emplois détruits.
3. Ces nouveaux emplois ne sont pas des emplois pour tous.
4. Au dernier cercle, ce sont les manipulateurs de symboles ou les ouvriers de la connaissance.

Mais le dernier thème de l'ouvrage, l'ère postmarchande et le rôle du tiers secteur pour le tissu social et le temps libéré, n'est pas alors résumé. Putnam/Berkley (1997) le font en énumérant en cinq points : la semaine de 30 heures ; les salaires sociaux ; les salaires virtuels (*shadow wages*) ; l'augmentation d'emploi au tiers secteur ; les incitatifs de taxe et d'impôt pour chômeurs ou sous-employés ; le partenariat entre les trois secteurs.

La traduction ne se limite pas à un mot à mot technique, mais tente de rendre le sens au complet – bien que parfois au prix d'expressions multiples, comme pour *lean production*. Par contre, des expressions sont souvent trop propres à la France pour s'adresser à l'ensemble du lectorat francophone : crèche, RMI, par exemple. Nous avons déjà noté et défini les termes marqués d'un astérisque. Pour compléter, *overload*, *burn out*, sont-ils bien rendus par « usés » ou « en panne », « déconnectés » ? *The Silicon-Collar Workforce*, les cols « cyber », dit Rouve, mais « les cols de silicone », dit mieux, selon nous, Mario Roy. Cependant, malgré des accentuations de la traduction comme pour « tissu social », ou des atténuations de celle-ci comme avec « flux tendus », le lecteur est arrimé à la réalité évoquée par l'auteur, et le lecteur français y retrouvera même ses nomenclatures et ses institutions. Quelques lettres d'alphabet furent économisées vers la fin du volume (p. 315), mais ce ne sont qu'une dizaine d'exceptions, comme si, pour cette dernière section, on n'avait pas imprimé le dernier fichier corrigé. Enfin, les notes infrapaginales, toutes traduites, ce qui est rare, varient de 20 à 83 par chapitre (p. 385-423). La bibliographie, de 150 titres, offre comme particularité de fournir pour l'auteur cité les références aux œuvres traduites ou aux publications en français sur un thème analogue.

Rifkin semble ne laisser personne indifférent. Certains parlent de l'homme, de son intégrité et de sa compétence (charlatan, activiste, *self-promotor*), ou le voient de façon ambivalente (prophète ou rhéteur [Purdy]) ; d'autres sont « enchantés » : *a widely acclaimed book*, « audace et expertise » (prix Nobel en économie) ; prophète social et moral (*New York Time*) ; « livre fondamental » (*Nouvel Observateur*) ; *A lucid concatenator and popularizer of important information, served up for easy digestion ; ultimately hopeful*. Enfin, certains apportent des précisions : « *Technology is not so much a matter of machines as the use of knowledge, and this imply the appropriate use of knowledge.* » (p. 7) Le *National Journal* le situe comme une des 150 personnes aux États-Unis « *with the most influence in shaping Federal policy* ». La revue *Dossier*, spécialisée en bibliographies scientifiques, lui attribue une cote de crédibilité de 9 sur 10 « *for political science* ». *Rifkin's prescriptions are thorough, thought-provoking and [...] as radical as reality itself.* » (*New York Newsday*) « *His work is an attempt to stimulate dialogue with the aim of bringing about a society that is just, a society in which all members*

can feel a sense of belonging and contribution » (Zvalo : 3), *a rebirth of the human spirit*, dit Rifkin.

Rifkin n'apparaît plus seul maintenant, le dialogue est entrepris. Avec d'autres chercheurs, il a participé aux deux conférences organisées par Job-Tech (Chicago) sur l'un des quatre thèmes de fond d'un ouvrage didactique, où il demeure le plus cité en index. À Toronto, en 1997, *Creating Healthy Workplaces* avec des intervenants à *Technology, Employment and Community* (California 1996). On ne peut plus parler d'utopie pure : en Europe et au Canada, il est déjà en partie expérimenté, nous dit-on, en Ontario, à Calgary (*Work well experiences*) et, avec réticences, à Vancouver, où un débat de non-pertinence à cette ville l'a fait bouder par les journalistes.

La fin du travail de Rifkin est un livre *incontournable* « dans lequel on n'entre pas impunément ». Mario Roy, dans *Le Devoir*, se pose la question suivante : « Célébrera-t-on la Fête du travail devant la Soupe populaire ? » D'autres ajoutent que la conclusion, le salaire social, relève d'un acte de foi. « Mais quels qu'en soient les défauts, son livre a toutes les chances de rester le symbole d'une prise de conscience au seuil du monde occidental de la précarité de la société salariale². » Le lire amène à le consulter de nouveau et change notre analyse de la réalité et nos questionnements, même pour des « *symbol analysts* » en sociologie, en travail social ou en sciences du loisir ! On peut même l'utiliser en enseignement : séminaires sur la troisième révolution industrielle, l'ère postmarchande ou le tiers secteur, et compléter l'écrit par le vidéo et les émissions de télévision.

Jean-Louis PARÉ
Département des sciences du loisir
Université du Québec à Trois-Rivières

2. *Le mensuel* (octobre 1996)